

CHAPITRE UN

— Flûte de saperlouiille ! marmonne Sarah Pivoine, pas moyen de fermer l'œil. C'est trop nul de ne pas pouvoir dormir !

Maussade, la fillette tire sa couverture jusqu'à son menton. D'habitude, le soir, elle s'endort en un clin d'œil. Elle n'a qu'à compter les moutons et hop ! elle glisse dans le sommeil *subito presto*. Mais ce soir, le truc des moutons ne fonctionne pas. Tout ce que Sarah voit dans sa tête, c'est une petite clôture et pas le moindre mouton pour sauter par-dessus. Elle a beau se concentrer, c'est peine perdue : les moutons refusent d'apparaître. Dans la chambre autour d'elle, il fait très noir. La toile devant la fenêtre ne laisse entrer qu'un pâle rayon de lune.

— Ce n'est pas rigolo, se dit la fillette, il fait sombre comme dans un four. Je me sens comme un biscuit qui attend qu'on le fasse cuire.

Sarah passe la nuit chez ses grands-parents qui habitent une vieille, très vieille maison perdue au fond de la campagne. C'est une grande bâtisse blanche dont le toit en pente est couvert de bardeaux et percé de lucarnes. L'intérieur est composé d'énormes pièces aux planchers qui grincent sous les pas. À l'extérieur, de grands ormes montent la garde tandis que leurs branches s'agitent dans le vent.

Le lit dans lequel la fillette est étendue est si grand qu'elle s'y sent toute perdue. Le vieux meuble de bois massif semble assez solide pour supporter le poids d'un brontosauve. Les grands-parents de Sarah dorment dans la chambre voisine. Les ronflements de son grand-père résonnent à travers le mur de planches.

— Bigre ! grogne Sarah. Quelle pétarade ! Papy fait plus de bruit que son moulin à café. N'empêche qu'il en a de la chance de pouvoir dormir. Je piquerais bien un petit roupillon moi aussi...

La gamine sursaute tout à coup. Elle sent un mouvement bizarre : son lit remue, gigote et s'agite. On dirait un matou qui s'étire après sa sieste.

Sarah se pince le bras.

— Aïe ! s'écrie-t-elle. Pas d'erreur, je ne rêve pas. Pourtant je sens mon lit bouger. Est-ce que je perds les pédales ?

Mais la fillette n'est pas au bout de ses surprises : voilà que son lit marche. Il traverse la chambre et se dirige droit vers la fenêtre. Les grosses pattes font toc, toc, en heurtant le plancher. Sarah est trop étonnée pour appeler à l'aide. Elle arrive tout juste à respirer. Soudain, le mur de la chambre s'ouvre comme la porte d'un ascenseur. Le lit s'élançe et bondit dans le vide.

— Malheur ! glapit la fillette, je vais me casser la margoulette !

Mais le vieux meuble est agile comme un chat sauvage. Il atterrit habilement dans l'herbe puis se met à galoper. Les cheveux de Sarah dansent dans le vent.

— Hé ben, se dit-elle, ça, c'est plus fort que le roquefort : me voilà à bord d'un lit qui trotte comme un zèbre... Si jamais je parle de cela à quelqu'un, je suis mûre pour la camisole de force !

La gamine sent autour d'elle l'odeur de l'herbe et des fleurs sauvages. Il fait froid, mais son lourd édredon la protège. Tendant le cou, elle regarde vers la maison. Le mur a repris sa place et la chambre de ses grands-parents est toujours plongée dans le noir.

— Papy et mamie ne se sont pas rendu compte que je suis sortie, constate la fillette. Ils dorment vraiment comme des bûches.

Un bruit retentit soudain. On dirait quelqu'un qui court à toutes jambes. La fillette aperçoit ses pantoufles qui cavalent toutes seules. Elles rattrapent le lit par la droite et courent à ses côtés, comme des soldats qui escortent le carrosse d'une princesse.

— Hé salut, leur lance Sarah. Je suis contente que vous soyez du voyage. Et toi, où est-ce que tu m'emmènes ? demande-t-elle ensuite au lit. Où allons-nous comme ça ?

Le lit poursuit sa route sans répondre. Droit devant elle, la gamine peut voir le fleuve et, sur l'autre rive, les lumières de lointains petits villages. Une île minuscule se trouve au milieu du grand cours

d'eau. Le grand-papa de Sarah dit que personne n'y habite et qu'il n'y a là-bas que du sable, des cailloux et peut-être deux ou trois marmottes. Le lit fonce droit vers la falaise qui descend vers le fleuve.

— Ah non ! s'écrie Sarah, ne va pas par là ! Pitié, pas par là !

Mais déjà le gros meuble saute dans le vide. Sarah hurle à la mort. Le cœur lui remonte dans la gorge. Le lit atteint maintenant la vitesse d'un train à vapeur. Comme un cheval fou, il dévale la falaise en faisant rouler de gros cailloux. Sarah s'étend sur le ventre et s'accroche de toutes ses forces à son matelas. Sur sa gauche, ses pantoufles gambadent et bondissent comme deux lapins. Finalement, le lit atteint le bas de la pente. Il ralentit sa course puis trotte sur le sable de la grève. La fillette se laisse tomber contre son oreiller.

— Ouf ! J'ai bien cru que ma dernière heure était arrivée. Comparé à ça, les montagnes russes, c'est comme un tour de tricycle dans la cour d'une garderie.